LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire, 19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : 24, Bd des Capucines. — Télép. : 242-49

Cliché Coutin & Berger.

THÉATRE DE LA GAITÉ. — Mme EMMA CALVÉ. — Rôle de *Salomé*. — *HÉRODIADE*. — Acte 1er

ÉDITEURS : Manzi, Joyant & Cie, 24, Boulevard des Capucines, Paris. — PRIX NET : 2 fr. ; Étranger 2 fr. 50

Saison d'Hiver F. DUROCHER

Ses Toilettes de Soirée — Déshabillés — Tea-Gowns

A LA PAIX

Geo. ROUARD

34, Avenue de l'Opéra, Paris

Téléphone 235-91

Service "RUSSIE" cristal uni, fantaisie moderne

Extrait du Catalogue illustré de "LA PAIX" envoyé franco sur simple demande

Services de Porcelaine

Services à Thé, à Café, etc.

Modèles inédits

Seul Dépôt des Porcelaines de la Manufacture Royale de Saxe et des Porcelaines de Copenhague de la Manufacture Bing et Gröndahl — Étains Gallia — Meubles et Verreries de Gallé

LE THÉATRE

N° 118 Novembre 1903 (II)

Cliché P. Boyer.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

LES SENTIERS DE LA VERTU

M. Noblet. — Rôle de *Clément Chaumette*

La Quinzaine Théâtrale

Nous avons dit quelques mots, dans notre dernière Quinzaine, de la pièce des Nouveautés, *les Sentiers de la vertu*, dont le succès a été très grand. Ce fut, assurément, un acte de hardiesse du directeur de cet aimable théâtre que d'avoir tenté d'acclimater la comédie en un terrain de culture où, d'ordinaire, on cultive la « farce ». Je dois dire qu'il n'a pas à se repentir du résultat, puisque celui-ci a dépassé ses espérances. Cela prouve simplement que le théâtre a plusieurs cordes à son arc, et que le mieux est de les faire vibrer alternativement : comédie aujourd'hui, vaudeville ou farce demain, peu importe, pourvu que, chaque fois, l'œuvre en vaille la peine, et qu'elle ait ce qu'il faut pour réussir, en son genre. Or : « Tous les genres sont bons », a dit le subtil Despréaux, qui a judicieusement ajouté, « hors le genre ennuyeux... » et c'est effectivement celui-là qu'il faut éviter avant tout, le genre ennuyeux n'a rien à voir ici, où on nous a présenté une exquise comédie gaie, d'un dialogue de parisianisme charmant, aux situations ingénieuses, toutes parfumées de jeunesse et d'esprit.

Nous ne nous risquerons ici à aucune analyse, si concentrée soit-elle, des *Sentiers de la vertu*, puisque tout à côté vous la trouverez faite, bien complète, avec les photographies à l'appui, et il ne me convient pas de travailler dans le double emploi, mais j'ai plaisir à constater que la pièce des Nouveautés est vraiment bien jouée, ainsi que le plus souvent il arrive des pièces bien faites. La troupe ordinaire du théâtre a été renforcée, pour la circonstance, d'un comédien très fin, que, fort mal à propos, on laissait le plus souvent sans emploi, Noblet, dont les succès et les créations, dans le passé, ne sont pas à compter; et de deux comédiennes de valeur, Mesdames Marcelle Lender et Carlix, toutes deux élégantes et bien disantes.

Dans notre numéro d'aujourd'hui nous nous mettons au pair des grandes nouveautés de la saison, en donnant à nos lecteurs le compte rendu d'*Hérodiade* et les scènes principales de l'opéra de J. Massenet, qui a eu si grand succès à l'Opéra municipal de la Gaîté, où MM. Isola préparent en ce moment l'intéressante reprise de *la Juive* et la première représentation de *Messalina*, l'opéra de M. Isidor de Lara, représenté à ce jour dans toutes les capitales de l'Europe, Paris excepté. Il en est, hélas ! presque toujours ainsi.

Au Théâtre-Antoine, nous avons eu trois pièces nouvelles, qui ne forment d'ailleurs que simple spectacle d'attente : *la Matérielle*, un acte de M. Gabriel Astruc, une de ces fantaisies, entre miséreux, très à la mode autrefois dans la première série du Théâtre-Libre. C'est l'histoire de deux vagabonds, volontaires de la prison parce que l'hiver est rude, la vie difficile et, qu'entre les « quatre murs », on est logé, chauffé, vêtu et nourri par l'État, qui fournit la « matérielle » à ses enfants prodigues. L'un des deux miséreux, Despont, est le vagabond sans raffinement; l'autre, Lenfant, est plus compliqué, la psychologie des prisons lui a ouvert les yeux, et pour lui il y a un idéal, la maison d'aliénés, où on a toutes les douceurs, y compris la promenade dans un beau jardin et le voisinage du « sexe enchanteur ». Si bien que, pour conquérir l'oasis rêvée, il simule la folie sous formes de mouvements choréiques de gauche à droite, de droite à gauche, moyennant quoi il pourra finir ses jours au paradis de Sainte-Anne. Cette symphonie à deux voix, entre pouilleux, est curieuse, et d'un certain pittoresque canaille non dénué d'observation. La pièce importante, *la Guerre au village*, de M. Gabriel Trarieux — ce fut la soirée des Gabriel — est une pièce bien faite, dialoguée avec une recherche de vérité, qui a seulement le tort de nous présenter un sujet déjà traité bien des fois, ce qui nous ôte toute sensation d'imprévu. Les aventures de l'institutrice primaire, tyrannisée, parfois martyrisée, en butte aux méchancetés de la foule idiote, aux convoitises brutales de la meute grossière, repoussée, vilipendée, finalement révoquée, nous avaient été racontées déjà par M. Jean Jullien, qui fit représenter à la Renaissance une certaine *Écolière*, au mois d'octobre 1901, laquelle n'est pas sans parenté avec la pièce du Théâtre-Antoine, parenté inévitable, puisque, des deux parts, le sujet traité fut le même. Nous ne nous attarderons pas sur cette pièce, d'une valeur incontestable, mais qui vient peut-être trop tard, sinon pour reconnaître que le rôle de l'institutrice est fort bien joué par Suzanne Desprès, qui excelle dans les créations d'amertume résignée, dans la gamme des émotions intimes et des colères sourdes. La troisième pièce m'a paru la plus curieuse et la plus originale. Je crains que ça ne soit la moins comprise du public et qu'elle ne s'adresse plus aux dilettanti de théâtre qu'à la simple foule. Celle-ci, c'est la traduction d'une comédie allemande, d'une « sotie », pour parler plus techniquement, qui se joue à Berlin et surtout à Vienne avec succès depuis une dizaine d'années, et est entrée au répertoire. Cela s'intitule *Au Perroquet vert* et est signé d'un dramaturge viennois, Schnitzler, qui, là-bas, jouit d'une certaine réputation, très méritée, ai-je ouï dire. Le *Perroquet vert* est un cabaret souterrain de 1789, sorte de bouge où les grands seigneurs fréquentent par snobisme, prenant plaisir dépravé à se frôler aux escarpes. Le cabaretier, Prosper, exploite cette malsaine curiosité. Comme notre Bruant — aujourd'hui retiré et propriétaire — il invective les clients à mesure qu'ils arrivent, les saluant d'injures familières, ce qui est considéré par ceux-ci comme une plaisanterie exquise. Puis, pour corser la représentation, il a une troupe d'acteurs qui jouent les assassins apocryphes et racontent de terribles histoires de brigands, avec tant de naturel, qu'on confond le faux avec le vrai. Il arrive même que les vrais ont parfois moins d'éclat que les faux, ils sont plus pâles. Les diamants brillent moins que le strass. Mais voilà où l'action se complique : un des comédiens, Didier, vient raconter — c'est une comédie inventée par lui — qu'il a assassiné le duc de Cadignan, surpris avec sa femme, la danseuse Léocadie. Le récit est fait avec une telle vérité que Prosper lui-même s'y laisse prendre : « Tu as tué le duc! s'écrie-t-il; qui donc t'a dit qu'il était l'amant de ta femme? Moi, je le savais, mais je n'ai jamais osé te le dire ! » Pour le pauvre Didier, l'effet de cette confidence est un coup de foudre; il ignorait la vérité, en l'apprenant la rage lui monte au cœur, le sang aux yeux, il « voit rouge ». Comme le duc entre en ce moment au cabaret, il se jette sur lui et le poignarde pour tout de bon, cette fois. On veut l'arrêter, mais le drame devient intense. La foule hurlante envahit le cabaret au milieu des cris et des tambours. Les gentilshommes, qui croient à une invention de Prosper, trouvent la mise en scène bien réglée, ils admirent les comparses qui grouillent, alors que cette « figuration » n'est autre que le peuple, le vrai peuple, en haillons, qui vient de prendre la Bastille. Il est étrange, cet acte mouvementé et lancinant comme un cauchemar.

La quinzaine théâtrale est peu chargée ; je n'ai, pour la compléter, qu'à signaler le renouveau du théâtre des Capucines, où on a fait affiche neuve avec trois pièces nouvelles, trois succès : une comédie, *Fin de vertu*, petit acte distingué et délicat, qui prouve aux femmes que lorsque, par esprit de vengeance, on veut tromper son mari, c'est moins commode qu'on ne l'imagine, parce que pour cela il faut être deux et que parfois le complice se dérobe. Ceci est excellemment joué par Dubosc, P. Achard et surtout Mademoiselle Jeanne Thomassin, la plus fine et la plus adroite comédienne de l'heure présente. Ensuite, une opérette amusante et égrillarde, qui a eu peine à échapper aux ciseaux de la censure, *le Péché véniel*, dont le libretto, qui est de Franc-Nohain, se soutient d'une musique spirituelle à souhait, de Claude Terrasse, où Marguerite Deval, la reine de l'opérette, fait merveille; enfin *la Boutique à quat'sous* une revuette de Rédelsperger, dont le boniment est gaillardement débité par Le Gallo et Mademoiselle M. L. Faury.

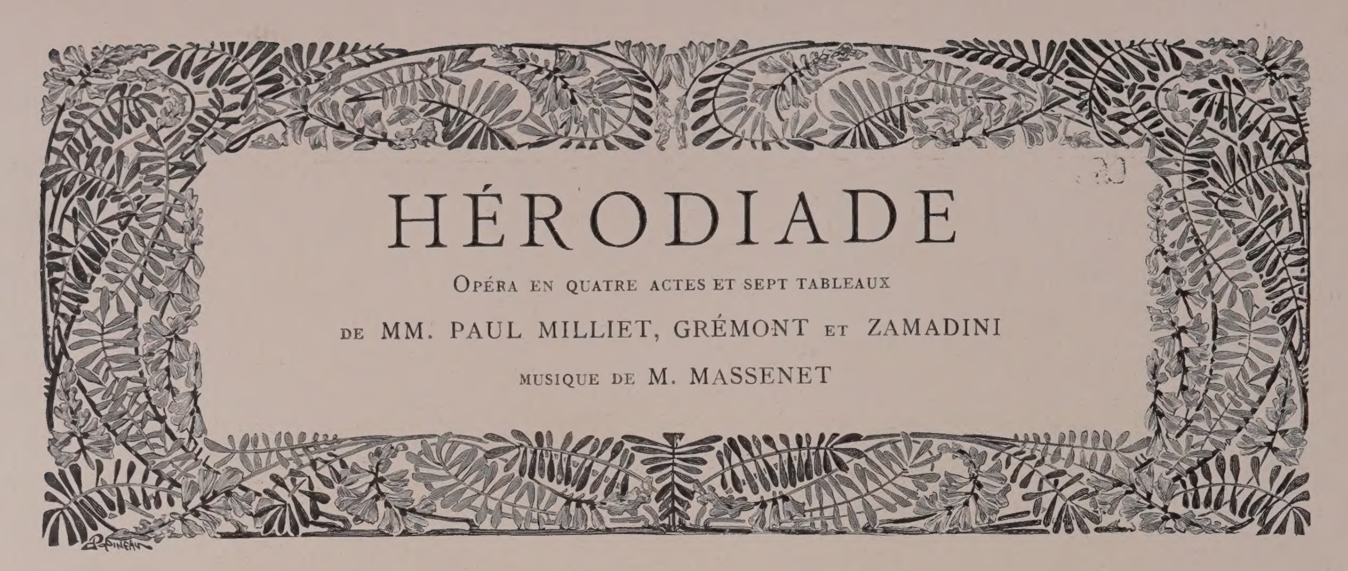
La quinzaine prochaine est grosse de promesses. J'y vois poindre nombre de nouveautés et des plus importantes. Cela vient par fournées. Le Pharaon de l'Ecriture connut, lui aussi, les périodes des vaches maigres et celles des vaches grasses !

FÉLIX DUQUESNEL.

Cliché Reutlinger.

M^LLE RAPHAELE SISOS

PENSIONNAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE



HÉRODIADE

Opéra en quatre actes et sept tableaux

de MM. PAUL MILLIET, GRÉMONT et ZAMADINI

musique de M. MASSENET

Hérodiade, dans la vie de Massenet, date de cette époque bienheureuse, où les artistes dépensent, sans compter, les trésors de leur inspiration. C'est le bel âge, celui où le musicien et le poète, jeunes, indociles du joug, n'obéissant qu'à leur fantaisie, stimulés par les rivalités, mais non désabusés par les jalousies mesquines, font un rêve de gloire dont rien ne rompt le charme et l'harmonie.

Massenet avait trente-cinq ans lorsqu'il conçut le plan de cette œuvre. Il était déjà l'auteur applaudi des *Suites d'Orchestre*, de *Don César de Bazan*, des *Erynnies*, de *Marie-Magdeleine* et d'*Ève;* et *le Roi de Lahore* avait consacré sa renommée au théâtre. L'Institut lui avait ouvert ses portes, et la presse s'occupait des moindres détails de sa vie. On peut juger de ma joie quand Massenet me choisit pour collaborateur. Un acte en vers, une étude sur les origines du théâtre, voilà quel était tout mon bagage littéraire : il me sembla que, dès lors, mon avenir était assuré, et que tous les manuscrits entassés sur ma table allaient trouver un directeur et un éditeur enthousiastes. C'est que Massenet ne m'apparaissait pas seulement comme un compositeur d'une irrésistible séduction, admirablement doué, « savant, laborieux, d'une organisation sensitive unique, d'une imagination et d'un tempérament personnels, ayant la pleine maîtrise de son métier », mais aussi comme un combatif, un volontaire, un brave ; et, pour preuve de ces qualités enviables, je me rappelais cette jolie lettre qu'il avait adressée au sévère critique du *Figaro*, à propos d'un de ses comptes rendus :

« Monsieur,

« Vous consacrez à l'exécution de ma *Symphonie* (qui est une Suite d'Orchestre), un article extrêmement drôle et dont j'ai beaucoup ri. Si vous me trouvez quelque valeur, Monsieur, moi je vous trouve infiniment d'esprit, et il n'est pas un lecteur du *Figaro* qui ne soit du même avis que moi. Seulement, comme tous les gens d'esprit, — lesquels, du reste, ont cela de commun avec les imbéciles, — vous êtes sujet à l'erreur, et c'est précisément pour rectifier celle qui vous a échappé dans votre compte rendu d'hier, que je me permets de vous écrire aujourd'hui. Ma Suite d'Orchestre (qui n'est pas une Symphonie) a été exécutée dimanche, non pour la première fois, mais pour la seconde ; et, il y a deux ans, j'étais encore à Rome, où les jeunes compositeurs vivent dans l'admiration des belles choses du passé et dans la profonde ignorance d'une foule de petits agréments qui les attendent à leur retour à Paris. »

Massenet avait donc toute mon admiration, et c'est plein d'espérance et de foi que je me mis au travail.

La légende d'Hérodias évoquait une époque fertile en passions dramatiques. Jérusalem, agitée par de continuelles séditions ; la dynastie des Hérodes avec ses souvenirs impérissables; Hérode le Grand, ambitieux profane, égaré dans un dédale de luttes religieuses, revivant dans son fils Antipas, dénué de moralité, Iduméen astucieux, lieutenant des Romains, analogue aux radjahs de l'Inde sous la domination anglaise. Et les fanatiques passionnés, recherchant la mort avec avidité, rêvant de renverser les aigles, de détruire les ouvrages d'art élevés au mépris des règlements mosaïques, de s'insurger contre les écussons votifs dressés par les procurateurs ; les Samaritains exaltés ; les « zélotes » ou sicaires, assassins pieux qui s'imposaient pour tâche de tuer quiconque manquait à la loi ; les thaumaturges considérés comme des personnes divines, et trouvant créance par suite du besoin impérieux que le siècle éprouvait de surnaturel et de divin. Et, dans la Galilée, — cercle enchanté, idyllique et charmant, que, selon les expressions de Renan, l'attente du Messie changeait en véritable fournaise, les deux Baptiseurs, les deux Prophètes, Jean et Jésus, capables de toutes les abnégations, pleins des mêmes espérances et des mêmes haines, faisant cause commune, unissant leurs disciples et préparant « l'événement capital de l'histoire du monde ».

Quel cadre merveilleux ! Ce pays où tout respirait la douceur, la tendresse, le bien-être et la gaieté ; la campagne abondant en eaux fraîches et en fruits ; les jardins formant des massifs de pommiers, de noyers et de grenadiers. La vie contente et facilement satisfaite « se spiritualisait en rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique, confondant le ciel et la terre », c'est encore Renan qui parle. Toute l'histoire du christianisme naissait dans une délicieuse pastorale. Un Messie aux repas de noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortège de paranymphes; la Galilée créant à l'état d'imagination populaire le plus sublime idéal, car, derrière son idylle, s'agitait le sort de l'humanité, et « la lumière qui éclairait ce tableau était le soleil du royaume de Dieu ».

Et, par-dessus les docteurs solennels, les vainqueurs insolents, les rois vicieux et conspirateurs, les dévots hypocrites et atrabilaires; par-dessus la naïve Sulamite, l'humble Chananéenne, la passionnée Madeleine, le bon nourricier Joseph et Marie, par-dessus tout cela, le Temple, le Temple de Salomon, qui était à la fois un Sanctuaire, un Forum, une Université et un Tribunal ; le Temple de Sion, dont les Cours et les Portiques étaient envahis par les foules ; où tout se concentrait, les discussions religieuses des écoles juives, l'enseignement canonique, les procès même et les causes civiles, en un mot toute l'activité de la nation.

Quant à la Légende, elle fut traitée par nous en légende, c'est-à-dire en « histoire fabuleuse ou mêlée de fables ». Fleury parlant de la légende des Saints (légendes, *quia legendæ erant*) a dit naïvement : « Or, quand on n'avait pas les actes d'un saint pour les lire au jour de sa fête, on en composait les plus vraisemblables ou les plus merveilleux qu'on pouvait. » Nous fîmes ainsi, nous souvenant que l'art n'est pas à lui-même sa propre fin, qu'il est fait pour notre vie réelle, individuelle et générale.

L'art vrai, selon Ernst, doit offrir aux hommes de synthétiques initiations, issues de la sympathie humaine et d'un grand désir d'amour : il peut s'accorder aux pensées les plus saintes et à la religion chrétienne la plus profondément humaine de toutes, celle qui suppose avant tout la connaissance de l'homme, de son esprit, de sa chair.

Pendant notre collaboration, fidèle à ces règles, Massenet n'exigea qu'une chose, c'est que l'action « fût le développement des passions humaines en contact avec le monde intérieur ; qu'elle fût une évolution d'âmes à travers des milieux ». Il savait déjà, et le premier il m'apprit que « c'est l'âme individuelle, que c'est le sentiment, le désir, la volonté, les facultés de plaisir et de douleur qui sont les principes véritables de l'action dramatique ».

On peut certainement dire de Massenet ce que l'on a dit de Wagner, qu'il est un poète dramatique. Il l'est par la direction générale de son esprit, par sa parfaite compréhension de ce qui constitue l'intérêt scénique, et c'est cette qualité qui rend si agréables et si fécondes les relations qui s'établissent entre ses collaborateurs et lui. Massenet, et c'est là encore un point de ressemblance avec Wagner, se soucie peu de la pièce qu'on qualifie de « mal faite » ; ce qu'il recherche, c'est la pièce remplie d'humanité ; et c'est pour cela que son œuvre est vivante et qu'elle est partout acclamée. Sans s'arrêter aux formules et aux recettes que proposent et qu'imposent les impuissants de l'ordre intellectuel, il crée, parce que sa nature est de créer ; il crée dans la pleine sincérité de son cœur. Quelques-uns de ces impuissants, auteurs ou critiques, jaloux des succès de Massenet, enragés de ne point détenir comme lui la faveur populaire, s'épuisent en paroles, quelquefois violentes, toujours vaines, pour lui rappeler les lois du Théâtre selon eux, et pour lui dénier tout effort personnel. L'originalité du compositeur n'en existe pas moins, et on peut leur retourner l'apostrophe connue :

« A eux tous, ils n'ont pas l'esprit de Voltaire ; et que reste-t il des remarques de Voltaire sur Corneille ? »

Hérodiade, à peine terminée, fut montée sur la scène de la Monnaie de Bruxelles. Dès le premier soir, elle suscita un enthousiasme extraordinaire. Les stalles atteignirent des prix invraisemblables, 100, 300 et 500 francs. Bruxelles en éprouva une légitime fierté. Ne s'agissait-il pas d'un ouvrage que le directeur de l'Académie Nationale de Musique avait catégoriquement refusé ? On se montrait les « Parisiens qui avaient fait le voyage » pour entendre *Hérodiade*. On les citait : M. Halanzier, directeur de l'Opéra ; M. Saint-Saëns ; Reyer ; Duquesnel ; Albert Wolff ; Vitu ; Jouvin ; Weber ; Joncières ; Stoullig ; Fourcaud ; cent autres ; un exode. Et la renommée porta si bien et si loin le titre de la « triomphante » *Hérodiade*, que tous les théâtres voulurent la représenter, sauf les théâtres de Paris.

MM. Isola viennent de la venger du dédain que lui témoignèrent les directeurs de la Capitale.

PAUL MILLIET.

Cliché Cautin & Berger. Mme CALVÉ. — Rôle de *Salomé*

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *HÉRODIADE*

Cliché Larcher. PHANUEL (M. Fournets) *Décor de M. Ronsin.*

GAITÉ. — *HÉRODIADE*. — ACTE Ier. — *Les Terrasses du Palais*

HÉRODIADE

AU THÉATRE DE LA GAITÉ

DEPUIS un mois, Paris compte un troisième théâtre de musique, un nouveau « Théâtre lyrique ». Entre les mains des frères Isola, à qui tout réussit et qui semblent traiter en se jouant les plus vastes entreprises, la vieille salle municipale de la Gaîté, mise à neuf, fait pour un moment renaître de ses cendres, ce phénix qui réussit partout, sauf à Paris, le théâtre musical mixte. Dépêchons-nous d'y applaudir et d'en profiter.

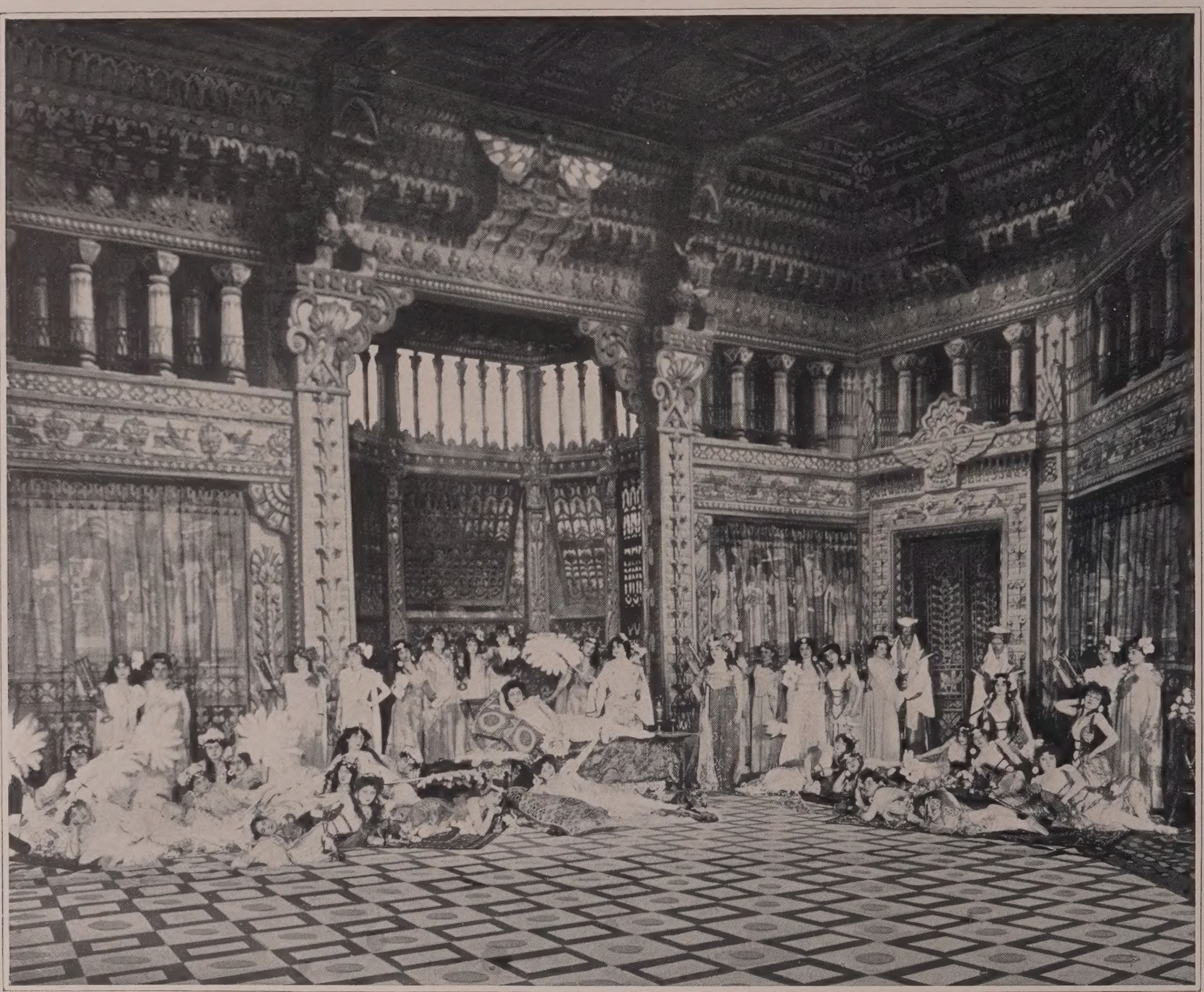
Aussi bien, est-ce par un coup de maître qu'ils ont débuté. Le concours de divers hasards et partis pris avait amené ce fait plutôt étrange qu'une partition du maître Massenet, et dès longtemps appréciée, même chantée partout, n'avait jamais été offerte (au moins en son texte), au public parisien, en dépit de plus de vingt ans d'existence. C'était *Hérodiade,* l'œuvre qui, dans le catalogue du musicien, succède au *Roi de Lahore* et précède *Manon,* l'opéra repoussé par Vaucorbeil et dédaigné par ses successeurs, et qui vit le jour, comme tant d'autres, à l'heureuse Monnaie de Bruxelles. Depuis cette date du 19 décembre 1881, *Hérodiade* avait recueilli des applaudissements de trois autres publics étrangers, à Hambourg, à Milan, à Pesth ; elle avait pris terre en France à Nantes (le 29 mars 1883), en attendant Lyon et, l'une après l'autre, les principales villes musicales de la province ; elle avait même pénétré un jour dans Paris, mais déguisée sous son costume milanais, au Théâtre Italien, renouvelé et éphémère, de 1884.

Pourtant cette partition contient quelques-unes des plus belles pages du maître et des plus caractéristiques de sa manière, comme elle peut être d'ailleurs considérée, d'un bout à l'autre, comme une des plus habiles et prestigieuses qu'il ait écrites. Bien qu'elle soit extrêmement connue, je l'ai dit, il y aura plaisir à y revenir un peu, mais sans s'attarder au livret, qui n'a d'ailleurs pas davantage besoin d'analyse, et qu'on a eu souvent le tort de prendre au sérieux sur l'apparence. Plutôt que de le discuter au nom de l'histoire et textes à l'appui, ne vaut-il pas mieux se contenter d'une simple objection, moyennant laquelle je ne vois plus guère ce qu'on pourrait lui reprocher ? Pourquoi ce

Cliché Larcher. SALOMÉ (Mme Calvé) JEAN (M. Jérôme) VITELLIUS (M. Weber) HÉRODIADE (Mlle Pacary) *Décor de M. Amable.* PHANUEL (M. Fournets)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *HÉRODIADE.* — ACTE II. — 3e TABLEAU. — *La place de Jérusalem*

titre d'*Hérodiade*, et ces noms d'Hérode, Jean, Salomé, que nous voyons attribués aux personnages? Ils font naturellement penser à certaines figures historiques qui portent les mêmes noms, sans avoir le moindre rapport avec elles, et c'est une source d'erreur. Tandis que, restant au pays du roi de Lahore, il n'était que de faire évoluer devant nous un Scindiah ou un Timour, une Sita ou une Sakountala, autour d'un brahmane austère mais sensible, et l'on eût applaudi, sans arrière-pensée,



Cliché Larcher. *Décor de M. Amable.*

GAITE. — *HÉRODIADE.* — ACTE II. — 2e TABLEAU. — *La Chambre d'Hérode*

à l'un de ces jolis contes hindous comme les livres sanscrits en contiennent tant. La mise en scène n'y eût certes pas perdu, — la musique non plus.

Car ce livret, tel quel, avait largement de quoi inspirer M. Massenet, et c'est ce qui a dû le séduire : on le sent à l'enthousiasme évident avec lequel l'œuvre a été écrite, au soin minutieux qui a présidé à l'écriture des moindres pages d'orchestre, au tour élégant des moindres mélodies, et d'ailleurs, au relief très attachant qu'il a su donner à chacun de ses personnages, tous parfaitement traités selon l'esprit du poème et juste dans le caractère qui leur a été attribué par les librettistes. D'une façon générale, c'est l'impression constamment harmonieuse et enveloppante qu'on éprouve d'abord : on se sent comme baigné dans le charme ardent et ondoyant de ces mélodies qui semblent des caresses, de ces ensembles qui évoquent le soleil d'Orient... Mais il y a aussi des pages fortes, d'une ampleur puissante, et, en ce sens, certaines additions à la partition originale ont été très heureuses, et font au moins autant d'honneur à M. Massenet.

Est-il besoin d'entrer dans le détail? Ce début, aux chœurs croisés de caravanes et de serviteurs du palais, est déjà une des pages les plus vivantes de l'œuvre. L'entrée de Salomé et son air « Il est doux, il est bon... » est d'un charme exquis et d'ailleurs pose bien le personnage. Son duo avec Jean en achève les lignes, en traçant celles qui évoquent pour nous l'image de ce grave et doux mystique. Mais déjà les ardeurs éperdues d'Hérode ont jeté leur cri de volupté inassouvie; déjà la fureur jalouse d'Hérodiade a cherché pour la ramener les plus séduisantes caresses de sa voix. C'est surtout parmi les danses mollement enivrantes de ses Babyloniennes qu'Hérode trouve à tromper ses désirs, à voir comme en rêve cette « divine volupté » qu'il poursuit toujours sans l'atteindre. Est-il encore une page plus caractéristique et mieux écrite pour le personnage?

Plus fort et plus varié se présente ensuite le tableau de la grande place de Jérusalem. L'ardeur de la conjuration pour la liberté, brusquement refroidie par l'arrivée des Romains et de l'arrogant Vitellius, est très heureusement rendue, et l'entrée, en lente procession, des Chananéennes chantant l'hosannah autour du prophète, fait un contraste suave et rafraîchissant comme le vent des palmes qu'elles agitent. Mais c'est surtout pour la scène de Phanuel consultant les astres dans l'ombre de sa demeure et dévoilant sévèrement l'avenir à Hérodiade anxieuse

Cliché Cautin & Berger.

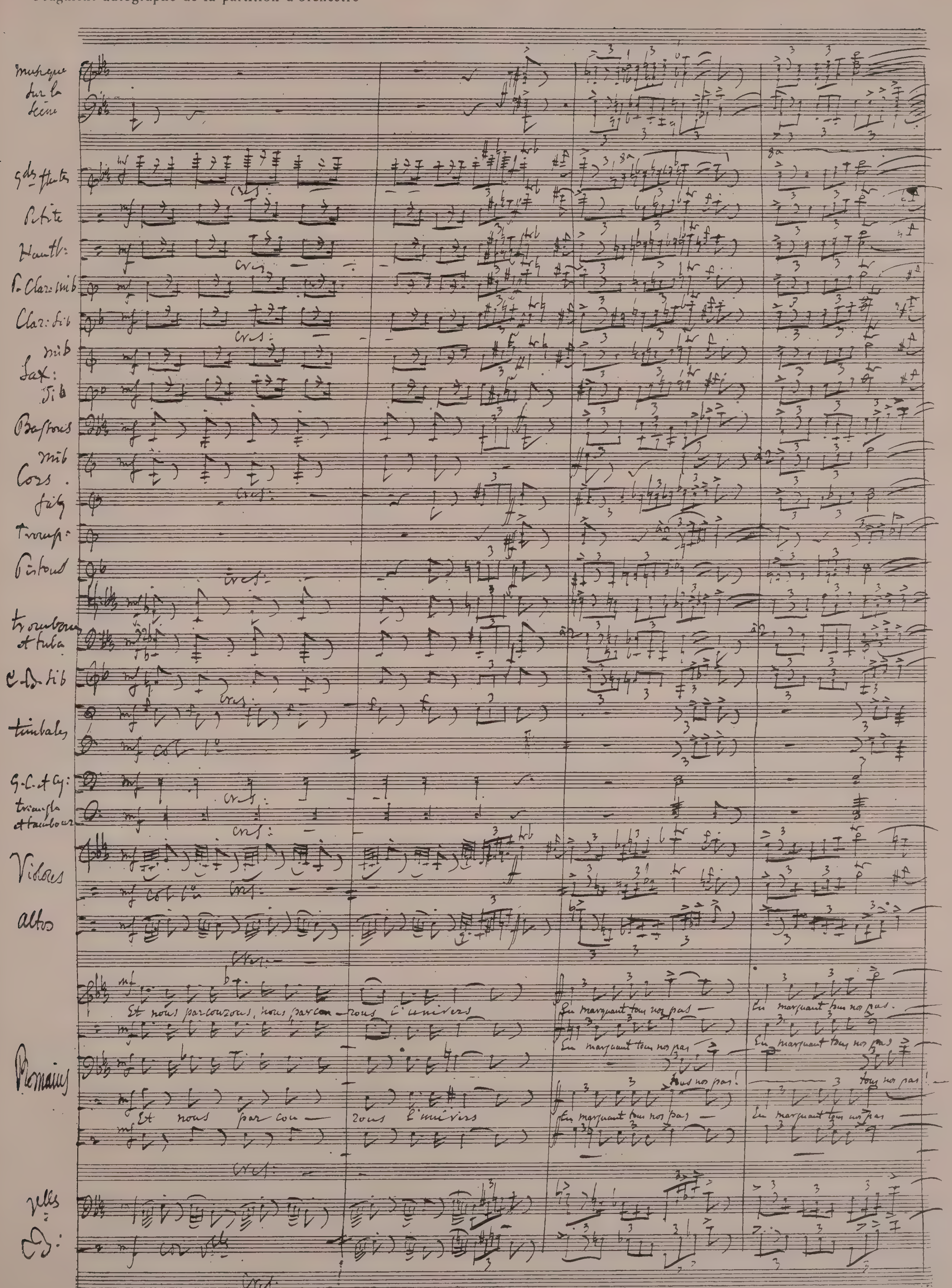
THÉATRE DE LA GAITÉ

HÉRODIADE

Mlle Lina Pacary. — Rôle d'*Hérodiade*. — Acte IV

HÉRODIADE. — ACTE III. — *Le Festin*

Fragment autographe de la partition d'orchestre



que M. Massenet a su trouver des accents d'une ampleur puissante et inspirée. Cette page était vraiment nécessaire, et je ne sais si l'on s'en aperçoit assez. Les suffrages se portent plus unanimes, et certes ils n'ont pas tort, sur le tableau suivant, qui est la maîtresse page de l'œuvre entière : la scène dans le Temple. C'est là que le maître musicien a fait preuve de plus de goût et de poésie, a mieux ménagé ses effets, depuis le beau prélude des cuivres, jusqu'à la grande scène de l'interrogatoire de Jean, fortement conduite, mais surtout avec la scène de Salomé et d'Hérode, avec les chœurs lointains, avec la voix sacrée qui fait rayonner mystérieusement le *Schemâh Israël*, avec la marche religieuse et les danses liturgiques...

Les derniers tableaux complètent bien le somptueux développement du sujet. Le grand air, si fier, du prophète enchaîné et son invocation : « Seigneur, si je suis ton fils!... »; puis son duo avec Salomé, au brillant finale, enfin, le chœur romain dans le palais, le grand ballet, plein d'ingénieux dessins aux vives et légères couleurs, et la conclusion tragique... tout concourt à l'harmonieux achèvement de l'œuvre.

A la Gaîté, chaque rôle avait plusieurs titulaires, et ç'a été un attrait de plus pour les auditeurs qui aiment à renouveler leurs impressions. Hors de pair, il faut placer d'abord Madame Emma Calvé, qui jamais peut-être ne fut plus absolument sur la scène l'interprète rêvée, que dis-je! le personnage lui-même. Tout est charme et troublante caresse avec elle, depuis cette voix si étonnamment pure, limpide, jeune, égale... jusqu'à ce geste alangui et cette émotion qui colore la beauté d'un attrait de plus. Puis, Maurice Renaud, Hérode fiévreux, ardent, indécis et cruel, sombre et magnifique, dont l'art toujours en travail semble avoir cherché des sonorités spéciales, des nuances nouvelles pour assouplir encore sa voix si généreuse et si riche. — Mais Mademoiselle Félia Litvinne a également fait valoir son grand style et sa diction superbe dans ce même rôle de Salomé, en attendant ses représentations de *la Juive ;* et de son côté, M. Duc a fait de même, alternant avec M. Jérôme, dans le rôle de Jean : deux larges voix de ténor, celle-ci plus élégante et presque trop suave, la première plus éclatante, plus souveraine (car M. Duc qui était, il y a dix ans, à l'Opéra, le seul *fort ténor* de l'époque, l'est encore resté sans peine aujourd'hui).

Cliché Larcher. — HÉRODIADE (Mlle Pacary) — PHANUEL (M. Fournets) — Décor de M. Carpezat
GAITÉ. — *HÉRODIADE.* — Acte III. — 4e Tableau. — *La demeure de Phanuel*

Pour le personnage d'Hérodiade, Mademoiselle Pacary a mis toute son âme à en faire valoir la flamme et le caractère ; et j'aurais dû dire qu'elle aussi a mis son souple talent au service du rôle de Salomé, dès lors remplacée, avec grâce, par Mademoiselle Hirribéry. Enfin le rôle de Phanuel a été créé par M. Fournets et repris avec force et sûreté par un jeune débutant qui n'a rien d'un novice, M. Fontal; et celui de Vitellius par M. Weber.

Mais que je n'oublie pas surtout le chef d'orchestre artiste entre tous, et le premier sans doute parmi ceux de nos théâtres lyriques, M. Alexandre Luigini, qui avait jadis dirigé l'œuvre à Lyon, et l'a reprise à fond ici, avec une maëstria unanimement applaudie. Pour avoir si longtemps attendu son heure, M. Massenet peut du moins se féliciter.

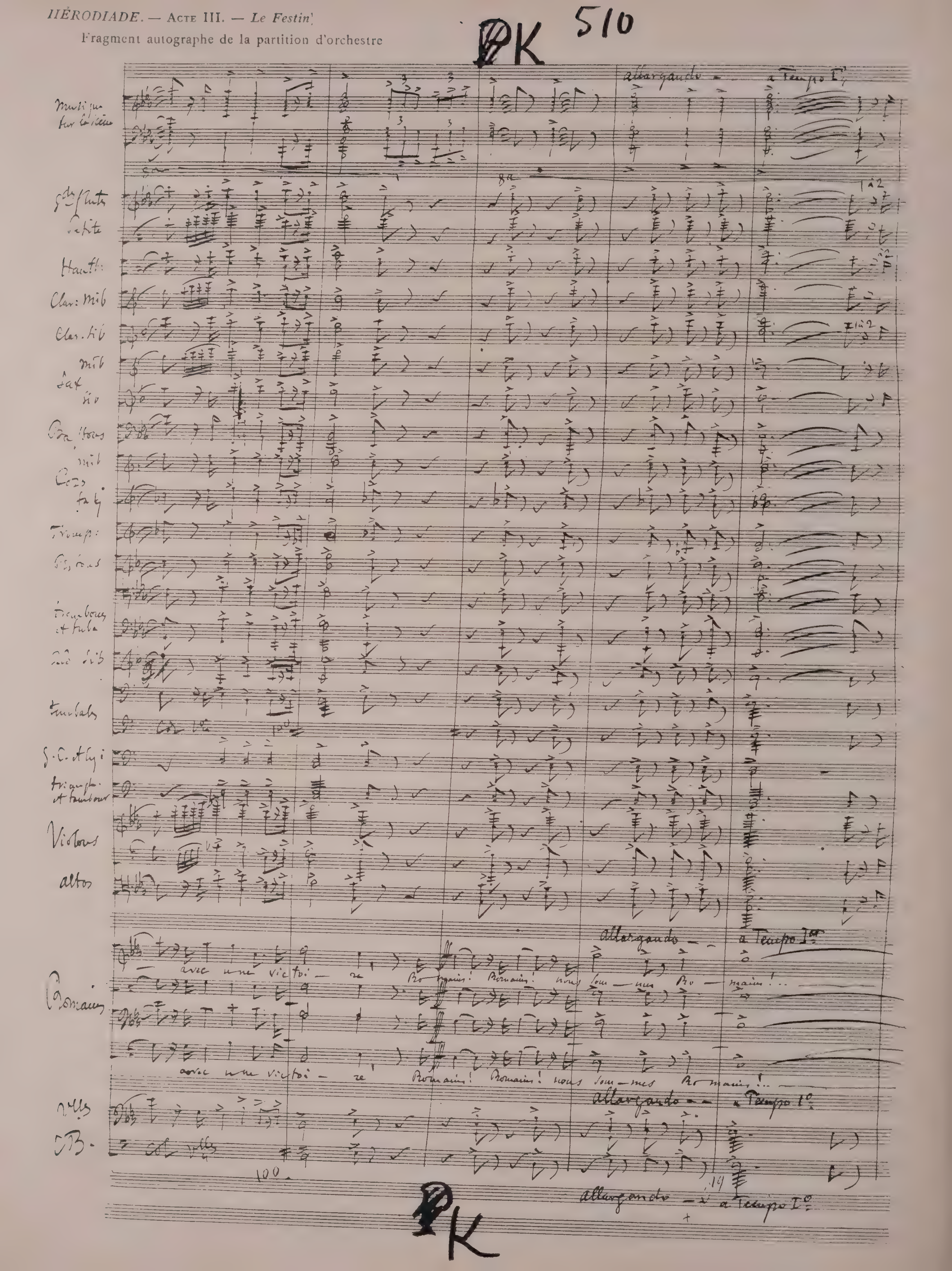
HENRI DE CURZON.

Cliché Larcher.

LE GRAND PRÊTRE (M. Rudolf)

Décor de M. Carpezat.

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *HÉRODIADE.* — ACTE III. — 5e TABLEAU. — *Le Saint Temple*



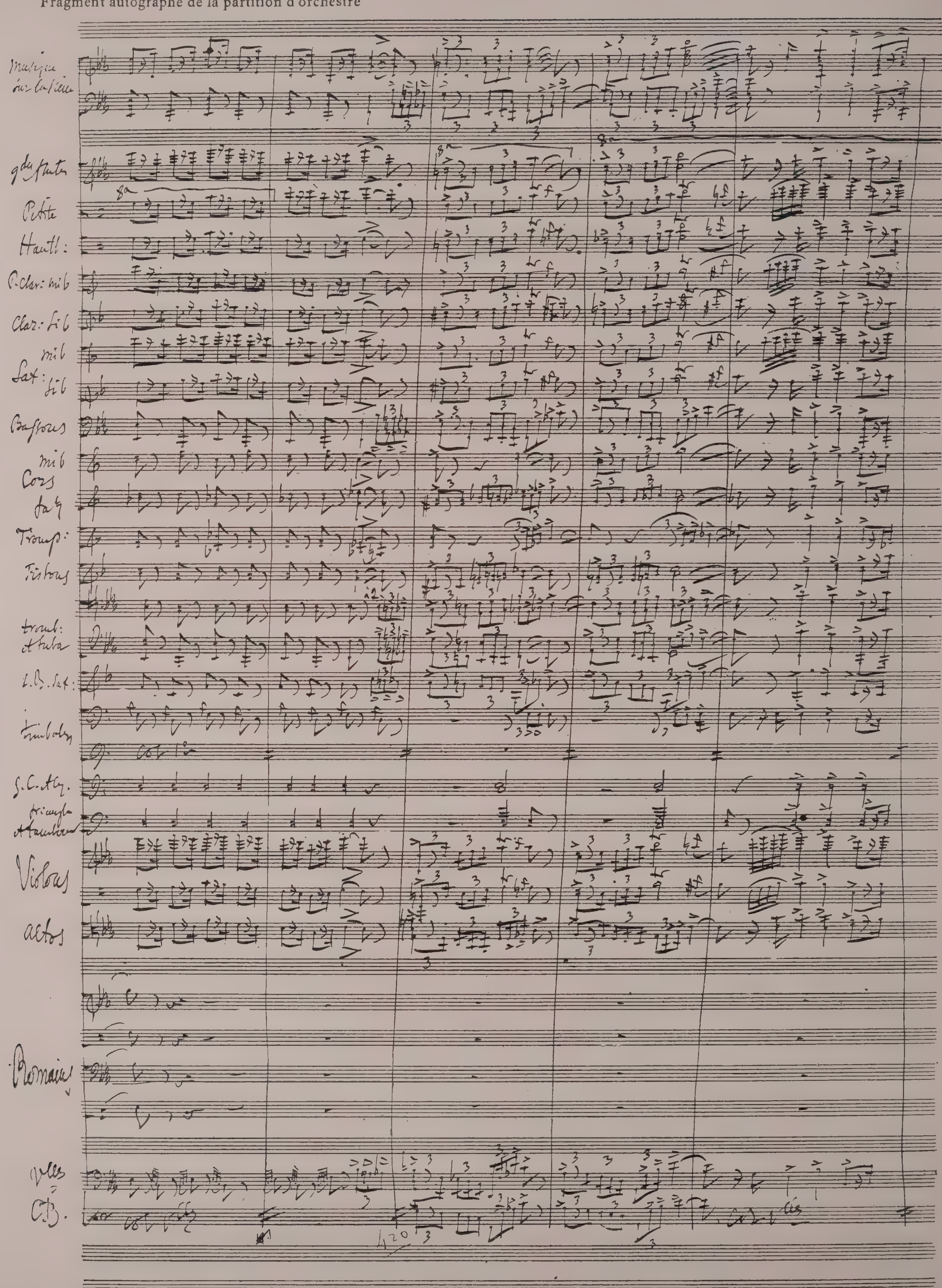
HÉRODIADE. — Acte III. — Le Festin
Fragment autographe de la partition d'orchestre
510
PK
Musique sur la scène
Petite
Hautb.
Clar. mib
Clar. sib
Sax
Timbales
Violons
Altos
Romains
avec une victoi — re Romains! Romains! nous som — mes Romains!...
Vlles
CB.
col Vlles
Allargando
a Tempo Io
100
PK

Cliché Larcher. HÉRODIADE Mlle DE CONSOLI (Mlle L. Pacary) Mlle CAROZZI Décor de M. Amable.

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *HÉRODIADE.* — ACTE IV. — 7e TABLEAU. — *La grande Salle du Palais*

HÉRODIADE. — Acte III. — *Le Festin*

Fragment autographe de la partition d'orchestre



Cliché P. Boyer. — CLÉMENT CHAUMETTE (M. Noblet) — CÉCILE GERBIER (Mlle M. Lender) — SIMONE (Mlle S. Carlix) — Décor de M. Amable.

Acte Ier

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

Les Sentiers de la Vertu

Comédie en trois actes, de MM. ROBERT DE FLERS & G.-A. DE CAILLAVET

C'est une pièce qui continue l'œuvre de Meilhac et Halévy. Le titre même fait déjà songer à leur exquis théâtre. Nous revoyons José Dupuy au premier acte des *Brigands*. Dissimulant son costume de bandit sous un froc sacré, il entraînait des jeunes filles

Dans le sentier de la vertu.

Mais MM. de Flers et de Caillavet jugent que plusieurs sentiers mènent à la vertu, comme toutes les routes conduisent à Rome. Il est même aisé de s'égarer dans ce labyrinthe. On suit une allée austère en croyant aboutir à un asile de recueillement : on arrive à un galant rendez-vous. Le but que l'on atteint est bien différent de celui qu'on s'était proposé. D'ailleurs, est-il si différent? Il est bien difficile de distinguer nettement la vertu du vice. Dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, l'abbé Jérôme Coignard ne rappelle-t-il pas le bel exemple d'humilité donné par sainte Marie l'Égyptienne qui, pour arriver au Saint-Sépulcre, offrit son corps en paiement à des bateliers. Dans *les Caprices de Marianne*, Octave ne s'écrie-t-il pas : « Ah! Marianne, c'est un don fatal que la beauté! La sagesse dont elle se vante est sœur de l'avarice et il y a plus de miséricorde dans le ciel pour ses faiblesses que pour sa cruauté! » Anatole France et Alfred de Musset ont bien raison : les voies de la Providence sont impénétrables.

C'est ce que Chaumette, brillant parlementaire, ancien ministre des Beaux-Arts et philosophe indulgent, tente d'expliquer à Madame Cécile Gerbier. On respire le parfum des *Liaisons dangereuses* dans ce théâtre des Nouveautés, où naguère Germain grimaçait, où Mademoiselle Cassive levait la jambe en déclarant : « Et allez donc, c'est pas mon père! » A défaut du vicomte de Valmont ou de la marquise de Merteuil, l'héroïne de MM. de Flers et de Caillavet m'a prêté son concours et elle expose sa situation dans cette lettre qu'elle adresse à son amie Suzanne Fantin.

« Je l'ai bien vu, ma chère Suzanne, tu as été très étonnée

en surprenant les baisers que me prirent successivement, au coin d'un bois, nos amis Chaumette, Bargelin et Chevrière. Ne t'avais-je donc prêché la vertu que pour te donner un aussi déplorable exemple? Je ne suis pas aussi coupable, — ou plutôt aussi souvent coupable — que tu le pourrais croire. J'espérais bien arriver à la vieillesse sans avoir manqué à la foi jurée. Mon mari me paraissait un compagnon passable et, pour tromper mon cœur, je m'adonnais à des œuvres de charité. Cependant je n'étais pas tout à fait étrangère aux choses de l'amour, puisque j'étais ta confidente. Je te reprochais sévèrement tes fantaisies en espérant bien que mes leçons seraient vaines et que tu ne renoncerais pas à des aventures dont le récit m'était très agréable. Je vivais paisiblement, entourée de quelques amis fidèles : Brion et sa femme Ginette qui sont un peu médisants et cependant monotones, mon excellent et spirituel Chaumette, Chevrière, ce vieillard aimable, veuf et inconscient, sa fille Simone qui est ma filleule. Cette petite Simone! C'est d'elle que vient tout le mal, — ou tout le bien.

« Figure-toi qu'elle arrive un après-midi chez moi, très agitée. Elle m'annonce qu'elle est amou-

Cliché Desgranges (Aix-les-Bains).

Cliché P. Boyer. — CHEVRIÈRE (M. Gorby) — VARENNE (M. Lorrain) — CÉCILE GERBIER (Mlle Lender) — BARGELIN (M. Torin) — CLÉMENT CHAUMETTE (M. Noblet) — GINETTE (Mlle Burkel) — Decor de M. Amable.

NOUVEAUTÉS. — *LES SENTIERS DE LA VERTU.* — Acte Ier

Mlle DENÈGE. — Rôle de *SUZANNE FANTIN*

M^lle MARCELLE LENDER

Pastel par Helleu

reuse d'un certain Bargelin, qu'elle mourra si elle ne l'épouse pas. Bref, la folle ardeur d'une enfant de dix-sept ans ! Je prends quelques renseignements et j'apprends que Bargelin est un homme à bonnes fortunes. La reine des Baléares l'obligea, en wagon, à céder à l'omnipotence de sa passion. Ce fut un scandale. Depuis, Bargelin est à la mode, et bien des femmes ont visité son entresol de la rue Saint-Florentin. Je mandai Bargelin et je vis entrer un gros jeune homme, tout à fait ridicule, indiscret et fat. Son premier soin fut d'expérimenter sur moi les trois méthodes qu'il pratique pour nous séduire. Il voulut d'abord piquer ma curiosité en me laissant entendre qu'une de mes amies était sa maîtresse. Comme je restais insensible à cette déclaration, il me vanta les clairs de lune et les frissons de la musique. Il me promit enfin des caresses perverses. Déçu par mon indifférence, il perdit la tête et voulut employer la brutalité. Tu m'as souvent dit, ma chérie, que tes plus vertueuses résolutions faiblissaient quand un homme te prenait dans ses bras. L'étreinte de Bargelin ne me fit pas défaillir : je le giflai. Mon mari accourut. Après un instant de gêne, il sentit de la sympathie pour ce séducteur à qui j'avais résisté et qui était la preuve vivante de ma vertu. Quelques jours après ils se tutoyaient et Bargelin devenait le familier de la maison.

Cliché P. Boyer. — SIMONE (Mlle S. Carlix) — BARGELIN (M. Torin) — Décor de M. Amable.

NOUVEAUTÉS. — *LES SENTIERS DE LA VERTU.* — Acte II

« Il nous suivit à la campagne où nous passions l'été. Chaumette était des nôtres ainsi que les Brion, et Chevrière et sa fille Simone, toujours amoureuse de Bargelin. Le pauvre garçon n'était plus l'irrésistible triomphateur. On le raillait. Mais on ne tarda pas à insinuer qu'il était singulier que Bargelin vécût dans notre intimité après la scène qui s'était passée entre nous. On se demanda si cet étalage de vertu ne cachait pas une intrigue. On me donna Bargelin pour amant et il me suppliait naïvement d'être sa maîtresse pour le tirer de la situation ridicule où ma fâcheuse austérité l'avait jeté. L'imbécile ! Il n'avait qu'à aimer Simone qui lui avouait, avec une ingénieuse ingénuité, sa tendresse. Mais il la traitait de petite fille et Simone entreprit de lui prouver et de se prouver à elle-même qu'elle était une femme.

« Je rougis, ma chérie, en songeant au stratagème qu'elle employa. Elle se montra coquette envers mon délicieux Chaumette, elle lui laissa entendre qu'elle avait du goût pour lui, elle ouvrit le col de sa robe sous prétexte que la soirée était chaude. Il est vrai, d'ailleurs, que le temps était orageux. Elle lui demanda de piquer une épingle pour retenir son épaulette, et, comme Chaumette, troublé, n'osait plus approcher d'elle. « Je ne suis plus une petite fille » s'écria-t-elle en battant des mains. Je n'assistais pas à cette scène, mais Chaumette m'a affirmé depuis qu'elle la joua avec une audace et une grâce adorables. C'est qu'elle était jalouse. Elle pensait que j'aimais son Bargelin, et même que j'avais un rendez-vous avec lui ce soir même. Pour troubler ce tête-à-tête imaginaire, elle adressa une lettre à Chaumette, qu'elle pensait avoir conquis, pour l'inviter à se trouver dans notre salon quand tout le monde se serait retiré. Je surpris ce billet sans savoir à qui il était destiné. Mon premier soin fut d'enfermer ma filleule dans sa chambre et j'attendis son séducteur.

« Je pensais me trouver en présence de Bargelin ; hélas ! mon amie, ce fut Chaumette que je rencontrai. Il s'empressa de m'expliquer qu'il était innocent et qu'il n'avait jamais songé à abuser de la candeur de Simone. Je n'eus pas de peine à le croire. Sa conduite m'avait fait horreur ; mais dès qu'il m'eut dit qu'il m'aimait, il me parut moins coupable. Moqueur et tendre, il me prouva que ma vertu anormale causait tout le trouble dont souffrait notre société. Il me convia à y renoncer dans l'intérêt général. Il fit appel à mes sentiments de charité et m'affirma que

Cliché P. Boyer. CÉCILE GERBIER (Mlle M. Lender) CLÉMENT CHAUMETTE (M. Noblet) Décor de M. Amable.
NOUVEAUTÉS. — *LES SENTIERS DE LA VERTU.* — Acte II

je ne donnais rien à l'humanité si je ne me donnais moi-même. Ses raisonnements ne m'auraient sans doute pas convaincue, ma chérie, si je ne m'étais sentie envahir par cette délicieuse faiblesse que tu m'as tant de fois vantée. Je fermai les yeux et me laissai conduire jusqu'au pavillon qu'il habite, — non loin de notre maison.

« Le lendemain, pendant la partie de chasse à laquelle tu assistas, nous songeâmes à régulariser notre situation en mariant Simone avec Bargelin : on cesserait, en effet, de m'attribuer comme amant le fiancé de ma filleule. Simone nous aida puissamment. Elle affecta de traiter avec mépris Bargelin et l'appela : « Petit garçon.» Nos invités proclamèrent qu'elle était la plus exquise des jeunes filles: tu dois avoir d'ailleurs remarqué que son costume mettait en valeur sa crânerie et sa jeunesse. Bargelin fut piqué, puis ému. Il apprit fort à propos que Simone avait une jolie fortune. Chaumette, qui a quelque influence dans les ministères, lui offrit une sinécure comme cadeau de noces. Avant la fin de la journée, il demanda la main de Simone. Il m'embrassa pour me remercier de mes bons offices. Chevrière m'embrassa en accordant son consentement. Ce sont les baisers que tu as surpris : ils sont, comme tu vois, fort innocents. Quant au baiser de Chaumette, ce n'est qu'un pieux souvenir... de la nuit précédente. »

Ici finit la lettre de Cécile Gerbier dont le rôle est délicieusement tenu, aux Nouveautés, par Marcelle Lender. On ne saurait être plus belle et s'abandonner avec plus de chaste sincérité. Suzanne Carlix a remporté un succès éclatant et légitime dans le personnage charmant de Simone. Noblet est d'un tact tout à fait exquis dans le rôle si délicat de Chaumette et Torin peut déployer, dans le rôle caricatural de Bargelin, toute l'ampleur de son comique. Gorby, Victor Henry, Mesdemoiselles Denège et Burkel complètent une excellente interprétation. La comédie de MM. de Flers et de Caillavet fut refusée par trois théâtres. Elle a été finalement représentée sur la scène où personne ne se serait attendu à la voir. Mais aucune troupe n'aurait joué avec plus de grâce, plus de finesse, plus d'esprit, plus de gaieté cette pièce gaie, spirituelle, fine et gracieuse.

NOZIÈRE.

Cliché Benque. Mlle S. CARLIX. — Rôle de *Simone*
NOUVEAUTÉS. — *LES SENTIERS DE LA VERTU*

Cliché P. Boyer. SIMONE (Mlle S. Carlix) — ESSEN (M. V. Henry) — BRION (M. Lauret) — CHEVRIÈRE (M. Gorby) — BARGELIN (M. Torin) — GERBIER (M. Landrin) — SUZANNE FANTIN (Mlle Denège) — CÉCILE GERBIER (Mlle M. Lender) — VARENNE (M. Lorrain) — CLÉMENT CHAUMETTE (M. Noblet) — DE LA MORINIÈRE (M. Gaillard) — *Décor de M. Ronsin.*

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. — *LES SENTIERS DE LA VERTU.* — ACTE III

LA TROUPE DU VAUDEVILLE

Croquis par POREL

Mme DAYNES-GRASSOT

Au Théâtre-Français où il y a des mères nobles exquises, des premiers rôles féminins excellents, des soubrettes de mérite, il n'y a pas, en ce moment, une vraie duègne. Au Gymnase, au Palais-Royal, aux Nouveautés, je cherche et je ne trouve que des seconds emplois pour tenir le répertoire. Partout des promesses, et encore, et pas un talent complet. S'il y avait besoin d'une preuve pour indiquer la décadence de l'interprétation théâtrale, celle-là suffirait, hélas! Le Vaudeville, seul, possède en ce moment le merle à cheveux blancs, une duègne excellente. Si je ne craignais pas de fatiguer Madame Daynes-Grassot, rien que pour l'édification des contemporains et pour donner aux acteurs un modèle à suivre, je lui ferais reprendre successivement tous les rôles où elle fut inimitable de naturel, de goût et d'esprit : *les Surprises du Divorce*, *l'Amorceur*, *la Famille Pont-Biquet*, *Rosine*, *Ma Cousine* et *la Course du Flambeau* où elle fut l'égale de Réjane, je ne crois pas qu'il y ait de compliment qui lui plaise davantage, car cette artiste supérieure est aussi la meilleure des camarades, comme elle est aussi la meilleure des mères et des grand'mères. Aussi je ne veux pas la fatiguer ; j'ai besoin d'elle pour qu'elle m'aide à conserver les traditions respectables qui disparaissent : la conscience, le travail sans tapage, la douceur, le goût, les sentiments délicats et cordiaux. Je la garderai tant qu'elle le voudra et que je resterai dans son Vaudeville et je la ménagerai pour lui donner la force de durer très longtemps. Vous verrez comme elle sera parfaite dans le rôle de Madame de Varandeuil qu'elle étudie en ce moment avec toute son ardeur. Comme un écolier, je me fais une joie de le lui entendre répéter dans ce demi-jour de l'avant-scène où les joies du travail sont si vives et si profondes.

Cliché Paul Nadar.

Mme DAYNES-GRASSOT

TARRIDE

Si un certain nombre d'amateurs de théâtre et quelques directeurs sérieux regrettent parfois qu'on ait accordé sous le second Empire la liberté des théâtres, liberté tempérée, oh! combien, par la censure, par la Préfecture de police et par les règlements administratifs qui poussent toujours sous tous les régimes français drus comme l'herbe, les comédiens, eux, doivent savoir gré à Napoléon III de la suppression des privilèges qui leur permet, à l'exemple de Sarah Bernhardt, de MM. Coquelin, Guitry et Deval, d'être à la fois, comme Molière et Shakespeare, acteurs et directeurs.

Le Directeur du Vaudeville qui n'a pas oublié le personnage de la troisième sorcière de Macbeth où il débuta dans des temps très lointains du lointain Odéon, a dû dire à Tarride qu'il vient d'engager : « Comédien : Au Conservatoire, aux Nouveautés, aux Folies-Dramatiques, à l'Athénée, au Gymnase, à la Renaissance comme au Vaudeville, vous avez obtenu les succès les plus grands et les plus mérités. Auteur : On annonce de vous une comédie en quatre actes sur une grande scène du boulevard cet hiver, ce sera l'œuvre importante attendue après les nombreux et amusants petits actes que vous avez donnés déjà de tous les côtés. Directeur : Nous vous sommes redevables de la création des Mathurins que vous avez lancés; vous avez réussi, en plus, à faire vivre brillamment tout un hiver, ce qui n'est pas ordinaire, le théâtre des Bouffes-Parisiens. Votre passé et mes souvenirs shakespeariens me poussent à vous dire : Macbeth! tu seras roi. Comme vos illustres camarades, vous aurez, très probablement, la saison prochaine, un théâtre à vous. En attendant, voulez-vous travailler à mes côtés cet hiver et m'aider à faire réussir les belles pièces dont voici la liste ? » Tarride prit d'une main le programme de la saison théâtrale du Vaudeville en souriant énigmatiquement et qu'il signa de l'autre main, sans répondre, le traité que je lui tendais.

Cliché P. Nadar

M. ABEL TARRIDE

GASTON DUBOSC

Il y a des réputations factices, dues à la camaraderie et à l'intrigue, il y en a d'autres, comme celle de cet excellent comédien, qui ne doivent leur succès qu'à un travail sérieux et opiniâtre.

Né à Paris, Dubosc débute à Lyon en 1889, au théâtre des Célestins, joue une saison à Lille, une autre saison à Bruxelles pour faire ses premières armes, puis entre au théâtre du Palais-Royal où il se fait remarquer et applaudir dans *le Sous-Préfet de Château-Buzard*, *les Joies du Foyer*, *Un Fil à la patte*, *le Remplaçant*, *le Dindon*, etc. Le directeur de l'Opéra-Comique, sachant qu'il était bon musicien et doué d'une voix charmante, sut l'attirer à son théâtre. Il y parut avec agrément dans le répertoire et dans

Cliché Gerschel

M. GASTON DUBOSC

la *Cendrillon*, de Massenet, mais lorsque le directeur du Gymnase lui offrit un bel engagement, il s'empressa d'abandonner la carrière musicale qui lui donnait, paraît-il, des émotions trop vives. Il débuta boulevard Bonne-Nouvelle, dans *Petit Chagrin* où il fut très goûté. *La Bourse et la Vie*, d'Alfred Capus, où il fut charmant de grâce aimable et de naturel, lui valut un gros succès et les propositions du directeur du Vaudeville avec qui il signa un traité de cinq années. Depuis, aux côtés de Réjane, il créa successivement : *la Pente douce, la Passerelle, la Course du Flambeau, le Joug, Heureuse* et *le Masque*. C'est un des comédiens les plus justement appréciés du boulevard, un de ceux sur qui les auteurs comptent le plus légitimement.

A. MAYER

Pour être un comédien, il ne faut parfois qu'un peu de bonne grâce, une jolie voix et un joli physique ; pour être un artiste, il faut autre chose : une intelligence toujours en éveil, une ardeur inlassable, un travail opiniâtre. On n'arrive qu'à ce prix à avoir du talent. Par quelles étapes un garçon de savoir et de mérite comme Albert Mayer n'a-t-il point passé avant d'être dans une maison sérieuse et sûre où on l'apprécie et où on l'aime ? Peintre à Paris, chanteur en province, directeur à l'étranger, comédien dans dix théâtres et dans dix genres différents : Au Grand-Guignol où il fut admirable, au Gymnase et à la Porte-Saint-Martin, où il fut utile, aux Folies-Dramatiques où il joua successivement, d'une façon pittoresque, les mélodrames les plus terribles, au théâtre des Variétés de Marseille, au Grand-Théâtre de Lille où il créa des comédies-vaudevilles. Dans les théâtres de société, dans les théâtres libres, dans les théâtres à tentatives littéraires, partout où il parut, les gens de goût le traitèrent comme un artiste intéressant et sérieux.

LÉRAND

J'ai entendu, oh! il y a très longtemps, une vieille dame qui disait avec émotion : « J'ai vu suer Talma », et que j'écoutais ravi. Je raconte volontiers comment Frédérick-Lemaître jouait tous ses rôles, et j'espère que l'on m'écoute avec résignation. Dans trente ans tous ceux qui aiment le théâtre, et ils sont encore, Dieu merci, nombreux, diront comme la vieille dame et le directeur mûr : Si vous aviez vu Lérand dans dix drames à l'Ambigu, dans vingt comédies au Gymnase, dans cent pièces au Vaudeville : *Madame Sans-Gêne, Manette Salomon, le Faubourg, la Carrière, la Neige, les Demi-Vierges, l'Aînée, l'Age ingrat, les Trois Filles de Monsieur Dupont, la Jeunesse de Louis XIV, Devoir conjugal* et dans *le Chat et le Chérubin*, où il fut si extraordinaire de pittoresque et de puissance dramatique.

Cliché Gerschel.
M. LÉRAND

Ils citeront cent autres pièces dont les manuscrits sont à naître, parce que pendant de longues années encore pour l'agrément et l'émotion des spectateurs, cet acteur unique et profond, travaillera en pleine humanité, en plein art, comme un grand comédien qu'il est.

GRAND

La scène se passe boulevard de Strasbourg dans la loge du directeur du Théâtre-Libre, une pièce encombrée comme il convient, avec des dessins nombreux au mur et des meubles dans tous les coins. La porte est soigneusement fermée. Je discute avec Antoine un engagement que nous allons faire de compte à demi. « Nous sommes bien d'accord? dit Antoine avec un son de voix et un geste à la Got. — Nous sommes bien d'accord. — Le meilleur jeune-premier de Paris, c'est Grand ? — C'est Grand. — Il a fait chez moi ses premières armes, chez vous il s'est complété et assagi. — Assagi. — L'année dernière, dans la pièce d'Edmond Sée, il fut supérieur vous savez? — Comme il fut supérieur dans *le Joug*, de A. Guinon et Jeanne Marni. — Partageons-le. — Partageons-le.— C'est, ce qui ne gâte rien, un pensionnaire modèle, un gentil camarade. — Un camarade modèle, un pensionnaire gentil, répondis-je pour varier un peu. — Chez vous il aura la pièce mondaine, élégante et à spectacle, parisienne, comme il convient au Boulevard, avec un grand B. — Avec un grand B. — Chez moi, la pièce vigoureuse, heurtée, plus près de la nature. — Et comme ce travail d'une année dans deux bonnes maisons va encore grandir son talent et son succès, il nous demandera le double la saison prochaine, pour entrer un jour au Théâtre-Français où il deviendra très embêtant. »

Cliché du Photo-Studio.
M. GRAND

Je ne saurais dire exactement lequel de nous deux osa formuler cette opinion peu parlementaire.

MARTHE RÉGNIER

Dès qu'une jeune comédienne dont on a parlé est annoncée dans la troupe et sur l'affiche d'un théâtre, on demande de tous côtés au directeur : « Dites-nous donc ce qu'elle a fait avant d'entrer chez vous. » Il répond d'abord par la petite nomenclature obligée et traditionnelle : Marthe Régnier, née à Paris, premier prix du Conservatoire, crée à l'Odéon, à son passage au Gymnase, *l'Enchantement*, de H. Bataille, où elle fut excellente, et *France d'abord!* Puis, à la Comédie-Française où on l'attire : *Petite Amie, Gertrude, les Burgraves* et *le Nuage*. Et comme il faut compléter cette liste sèche comme un registre de l'état civil, il ajoute, pour expliquer la place importante qu'il va donner dans son théâtre à sa nouvelle pensionnaire : « Apprenez que cette charmante comédienne qui, sur la scène encombrée de la Comédie-Française n'avait pu se faire toute la place qu'elle méritait, est la jeunesse, la beauté,

Cliché Henri Manuel.
Mlle MARTHE RÉGNIER

la grâce même, que son geste est vivant et rapide, sa voix claire et fraîche, sa diction juste, son intelligence éveillée, son ardeur au travail infatigable et que, lorsqu'elle aura joué comme elle le demande les rôles les plus difficiles et les plus divers, elle sera certainement la petite étoile nouvelle que Paris cherche en vain depuis longtemps dans le firmament théâtral. »

NUMA

De tout temps il y a eu des acteurs qui cherchent avant tout à occuper le public de leur personnalité, qui sollicitent sans cesse les directeurs, les auteurs et les journalistes, jusqu'à ce qu'ils obtiennent par l'intrigue ce qu'ils sont incapables d'obtenir par le talent. Il y en a d'autres qui, sérieux, honnêtes, travailleurs, dévoués à la maison qui les emploie, n'arrivent que par l'étude et l'effort combinés. Numa est un des bons comédiens de cette honnête catégorie. S'il est maintenant un de ceux que le public aime à voir et à entendre c'est parce qu'il a bien et longuement travaillé.

Cliché Gerschel.
M. PAUL NUMA

A l'Odéon (direction Porel), il créa et reprit *Caligula, Germinie Lacerteux, Roméo et Juliette, la Famille Benoîton, Conte d'Avril.* Au Grand-Théâtre (direction Porel), *Lysistrata, Pêcheurs d'Islande.* Au Gymnase (direction Porel), *les Demi-Vierges, l'Amorceur.* Au Vaudeville (direction Porel), *la Douloureuse, Madame de Lavalette, Belle-Maman, le Faubourg, Madame Sans-Gêne, Ma Cousine, la Course du Flambeau, la Robe rouge, Heureuse* et *le Béguin* où il fut charmant de composition et de désinvolture spirituelle et comique.

Tant d'études, de rôles divers ont assoupli ce jeune comédien et en ont fait un artiste varié et sûr, prêt pour les grands succès et pour les grands rôles.

BARON FILS

Une des plus grandes joies d'un commerçant c'est de voir la suite de ses affaires prospérer avec son fils. J'estime que Baron doit avoir des satisfactions comme celles d'un honnête boutiquier quand il voit et entend son garçon sur la scène du Vaudeville. Il se retrouve dans ce franc comique, dans cette articulation aussi incertaine qu'amusante, dans cette tournure particulière, dans cette voix tonitruante et drôle. Avec un peu de temps, de travail et de confiance en lui, nous sommes persuadé que Baron fils trouvera prochainement devant le public, le succès qui accueillit toujours son admirable père, le grand comique des Variétés, le créateur délicieux du répertoire de Meilhac et d'Halévy. En attendant, voilà tous ses bons états de service. Élève de Got au Conservatoire, il obtient un premier prix. L'Odéon l'engage, on y articule trop rigoureusement, il s'enfuit, crée aux Bouffes, aux Folies-Dramatiques : *le Ruban, Fleur de Vertu ;* à l'Athénée, plusieurs pièces comiques, enfin, entre au Vaudeville et au Gymnase quand j'étais directeur de ces deux scènes, crée et reprend tour à tour sur l'une et sur l'autre : *l'Amorceur, Trois Femmes pour un Mari, la Layette, Zaza, Un Fiancé malgré lui, Belle-Maman, le Bon Juge, Bébé, le Devoir conjugal,* cette comédie aimable de Gandillot qui n'eut pas le succès qu'elle méritait et où il fut impayable de naturel et de drôlerie.

Cliché du Guy.
M. BARON FILS

CÉCILE CARON

Je suis persuadé que les monuments ont, comme les individus, une âme mystérieuse qui flotte dans leurs couloirs et leurs escaliers et qu'il est difficile, presque impossible, qu'ils puissent sortir du genre pour lequel ils ont été créés. Je comprends maintenant pourquoi *l'Arlésienne*, une œuvre admirable pourtant, n'a pas réussi au Vaudeville, comme je comprends aussi pourquoi certains vaudevilles bâclés qui font florès autre part n'y obtiennent qu'un succès très éphémère ; c'est parce que l'âme de ce théâtre n'est ni très lyrique ni très comique, qu'elle est, si l'on veut bien me permettre cette comparaison, centre droit ou centre gauche comme ses proportions et son architecture.

Cliché P. Nadar.
Mlle CÉCILE CARON

Cécile Caron, « la bonne Cécile », qui nous a si bien accueillis Réjane et moi, quand nous sommes entrés dans la maison, me paraît la personnifier à merveille. Soubrette fine et gaie, sans mauvais goût, mère noble douce et sensible, premier rôle touchant, vrai, sans exagération. Elle est si bien à sa place dans cette maison, qu'il semble que toujours elle en ait fait partie et que je crois impossible de la bien diriger le jour où elle ne passerait plus sur la scène et dans les coulisses, doucement, lentement, avec son sourire amical, intelligent et discret.

MARIÉ DE LISLE

Un amoureux qui n'est pas chauve, un amoureux qui a de la dent, de la grâce et pas de ventre, un amoureux gentil cavalier, travailleur et artiste (élève remarqué de l'école des Beaux-Arts, s'il vous plaît), qui a passé par le Conservatoire, qui a joué avec Coquelin, Réjane et Le Bargy, qui a même eu des succès sérieux à la Porte-Saint-Martin, au Gymnase, à l'Athénée et aux Bouffes. Comment cet oiseau rare n'est-il pas très connu ? Ah ! parce que tous ces travaux si intéressants qu'ils soient ne sont jamais que le commencement, le début, l'amorce d'une carrière, qu'il faut toujours un rôle important, approprié à la nature et au talent de l'artiste. Ce rôle venu, et il viendra, où Marié de Lisle paraîtra ce qu'il est depuis longtemps en réalité : un amoureux charmant, qui n'est pas chauve, qui a de la dent, de la grâce et pas de ventre.

Cliché Marius Neyroud.
M. MARIÉ DE LISLE

Cliché du Guy

M. LAINÉ

G. LAINÉ

Et comme il était découragé après avoir joué avec succès à l'Ambigu, au théâtre des Variétés de Marseille, au théâtre du Parc de Bruxelles, au Châtelet, au Gymnase et au Vaudeville dans toutes les pièces, des mauvais rôles, compensés rarement par une silhouette comme celle qu'il dessina dans *la Robe rouge*, de Brieux, et par la prise de possession du rôle de l'oncle Césaire dans *Sapho* où il fut très bien, il vint frapper à la porte de son directeur qui lui donnait encore un rôle indigne de lui, pour se plaindre doucement. Alors celui-ci lui annonça que dans la jolie pièce de Romain Coolus qu'on allait lire bientôt, il aurait deux scènes charmantes où il serait sûrement applaudi et apprécié. Le brave garçon, rasséréné, partit réconforté et heureux.

LOUIS AUSSOURD

Soigneux, attentif, exact, consciencieux. Du naturel, de la naïveté, de l'observation. Déjà de l'Art dans la manière de présenter les types qui lui sont confiés. Une année d'exercice seulement au Vaudeville, après deux années d'Ambigu et vagues provinces. Attend, confiant, l'arme au bras, le bâton de maréchal dans sa giberne, l'occasion de combattre et de vaincre.

Cliché Ogerau.

M. AUSSOURD

ROGER MONTEAUX

Un professeur du Conservatoire dont il est l'élève, un sociétaire du Théâtre-Français avec qui il a joué un peu partout, un auteur de goût qui termine une grande pièce pour le Vaudeville, un directeur de théâtre avisé qui l'a employé pendant ses vacances, m'ont écrit: « Savez-vous que ce jeune comédien a beaucoup de talent ? » Ce à quoi j'ai répondu : « Mes amis, je sais, comme vous, que Monteaux est un artiste sérieux, un bon pensionnaire, un charmant garçon qui aime son théâtre et je n'ai pas un doute sur son avenir. Un jour, très prochainement, il se fera la place qu'il doit avoir, parce que c'est juste et qu'on réussit tout de même toujours à Paris quand on a du talent et de la patience. »

Cliché du Guy.

M. ROGER MONTEAUX

JANE BERNOU

Prenez votre jumelle par le gros bout et regardez cette gentille et intelligente personne entrer, mimer, marcher en scène. Voyez le mouvement de son cou, le pli de ses cheveux, le sourire de ses yeux, les fossettes de ses joues, la ligne de ses épaules, la courbe de sa taille. N'est-ce pas que c'est comme une Réjane pas encore au point, une Réjane en herbe, pour employer le langage cher aux anciens petits journaux de théâtre ? Après l'avoir regardée, écoutez-la maintenant avec attention. Cette voix qui s'amenuise dans l'émotion, cette façon de répondre en dressant la tête, comme un petit coq, cette larme qui jaillit facilement, le tressaillement du corps, l'agitation continuelle de tout l'être, n'est-ce pas que c'est Réjane encore ? Réjane dont elle est la cousine, auprès de qui elle a grandi et dont elle est déjà par moments le reflet. Oh ! si depuis deux ans, cette petite comédienne charmante n'avait pas été malade, comme elle se serait faite, comme elle aurait conquis une place enviée après ses succès dans *le Calice*, dans *les Demi-Vierges*, dans vingt pièces où elle fut remarquée, depuis *le Lis rouge* jusqu'à *la Course du Flambeau*. Heureusement la voilà guérie maintenant et tout à fait vaillante avec du sang aux joues et aux lèvres. Allons, messieurs les auteurs, qui est-ce qui veut donner et avoir un succès avec une gentille comédienne faisant feu des quatre pattes et prête à bien faire ?

SUZANNE AVRIL

Une grâce parfaite, un air engageant de bonne compagnie. Un talent varié, aimable et élégant. Une ardeur au travail, un désir de bien faire, un amour du théâtre que rien ne lasse. Débute au Nouveau-Théâtre, dans une fantaisie de MM. Catulle Mendès et Courteline. Entre tout de suite au Vaudeville où elle reprend, très heureusement, *Clara-Soleil* et où elle crée si gentiment tous les rôles qu'on veut bien lui donner. Au moment où, avec Carré, nous ajoutâmes la direction du théâtre du Gymnase à celle du Vaudeville, elle obtint sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle, dans la reprise du *Fils de Famille* et dans *Rosine* de A. Capus, deux de ses plus grands succès. On l'applaudit dans *Madame Sans-Gêne*, *Georgette Lemeunier*, *Paméla*, *le Béguin*, *la Pente douce*, *1807*, *Heureuse*, *le Joug*, dans *le Calice* où elle fut si jolie et si pittoresque, dans *la Bonne Hôtesse* où elle fut si délicatement douloureuse, dans *la Vie en voyage*, dans *le Masque*, dans *Incog-*

Cliché Sartony.

Mlle JANE BERNOU

Cliché Cautin & Berger.

Mlle SUZANNE AVRIL

nito et dans le joli rôle de Miss Bell du *Lis rouge* dont elle fit une création tout à fait appréciée. S'il était permis de citer et d'approprier un vers qui ne soit pas d'un poète à une aussi plaisante comédienne, je ne craindrais pas de dire, comme dans « Philiberte » :

Elle est charmante! Elle est charmante! Elle est charmante!

GABRIELLE DRUNZER

Cette élégante et belle personne a du talent aussi et du meilleur. Dans ce théâtre où on lui rend sa place, elle s'est fait applaudir bien souvent. Qu'elle était jolie dans la princesse Elisa de *Madame Sans-Gêne*, dans Joséphine de Beauharnais de *Paméla!* Comme elle fut chaste et touchante au Gymnase dans *l'Invitée*, dans *les Demi-Vierges* et dans la reprise de *la Question d'Argent* avec sa voix caressante et précise, ses beaux yeux d'hirondelle et son joli profil de pur camée antique!

Cliché Reutlinger.
Mlle GABRIELLE DRUNZER

YVONNE DE BRAY

Le 12 mai 1898, le Vaudeville donnait la première de *Zaza* et obtenait le grand succès que l'on sait. La petite fille qui jouait à côté de Réjane le rôle de Toto Dufresne était bien heureuse le lendemain, elle avait ce qu'en notre argot particulier nous nommons « une bonne Presse », qu'elle méritait du reste, car il est impossible d'être plus plaisante, d'avoir plus de naturel et d'intelligence. Cette enfant est devenue aujourd'hui une belle jeune fille dans tout l'éclat de ses dix-huit ans, c'est de plus, une actrice ayant déjà ses parchemins, puisqu'elle a réussi à l'Odéon, dans le répertoire, et à côté de Sarah Bernhardt, dans *Francesca de Rimini*, où elle fut applaudie et rappelée. A la fin de la saison théâtrale, Yvonne de Bray, qui se souvenait toujours de ses heureux débuts au Vaudeville, vint frapper timidement à la porte de son premier théâtre; comme j'aime la jeunesse et le talent, je me suis empressé d'accueillir et d'engager pour trois ans cette gentille « enfant de la balle », qui se fera certainement très vite une grande place à Paris, car il est impossible d'être mieux douée, plus gracieuse et plus complètement, de la tête aux pieds, une parfaite petite comédienne.

Cliché Reutlinger.
Mlle HARLAY

HENRIETTE HARLAY

Lauréate du Conservatoire (prix Ponsin). Débute au Vaudeville le 1er novembre 1902 dans *Sapho*. Dès son entrée le public est conquis par sa grâce émue, par sa diction juste et intelligente.

C'est une très jeune actrice et c'est déjà une comédienne. Compréhension de toutes les nuances du texte, art d'écouter, adresse de la démarche et du geste, elle a tout ce qu'il faut pour plaire et réussir.

Vous arriverez certainement, Mademoiselle, car vous êtes studieuse, douée et jolie.

MARIE BURTY

Comme il y a dans le programme de la saison théâtrale du Vaudeville des pièces gaies dans lesquelles il y a de beaux rôles à distribuer le moment venu, et qu'il faut être prévoyant, le directeur a demandé partout des renseignements sur une jeune actrice amusante et jolie, dont on ne voyait plus le nom régulièrement sur les affiches des colonnes Morris. Les auteurs qu'elle avait interprétés avec succès à la Gaîté, aux Folies-Dramatiques, au Palais-Royal et aux Nouveautés ont répondu en chœur : « Marie Burty est une comédienne charmante, spirituelle et élégante, c'est, de plus, une pensionnaire dévouée qui fera le plus grand honneur à votre théâtre. » Voilà par quelles intrigues, par quels moyens détournés et inavouables cette aimable personne est parvenue au Vaudeville où elle attend l'occasion de prendre rang et de montrer qu'elle peut devenir très vite une des meilleures et des plus agréables comédiennes de la maison.

Cliché Reutlinger.
Mlle BURTY

PAULE ANDRAL

Ils sont toujours à peu près les mêmes ces commencements d'artistes. Pour les hommes c'est toujours la lutte contre la famille, qui rêve une carrière moins incertaine, pour les femmes, c'est souvent la famille qui veut, au contraire, une profession moins fatigante que celle de modiste ou de demoiselle de magasin. On a de la voix, de la beauté et le désir de bien faire, pourquoi n'arriverait-on pas? On arrive en effet et même très vite quand, comme Paule Andral, on est belle et aimable.

Depuis le soir où elle remplaça avec éclat Marcelle Lender dans *la Passerelle*, depuis les tournées de Réjane où elle a paru à côté de la grande artiste dans plusieurs rôles importants, depuis enfin qu'elle s'est fait remarquer dans *le Joug* et dans *le Masque*, elle a confiance en son étoile et elle a raison puisque le répertoire du Vaudeville lui fournira cet hiver dix occasions de se faire applaudir.

De là à un beau rôle et un grand succès il n'y a souvent que bien peu de distance.

PAUL POREL.

Cliché Reutlinger.
Mlle PAULE ANDRAL

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.